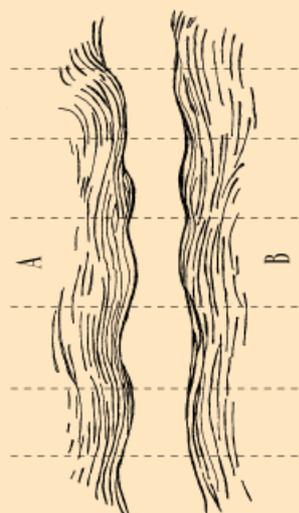


Le Cours de Linguistique Générale 1916-2016

Genève - Paris • 2016 - 2017



TRAVAUX DES COLLOQUES LE COURS DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE, 1916-2016. L'ÉMERGENCE, LE DEVENIR

Éditeurs scientifiques : Daniele
GAMBARARA, Fabienne REBOUL.

Eva KRASOVA, « ...Il faut faire
appel aux significations »

Communication donnée dans la session de
Daniele Gambarara, **Construction du CLG**, au
colloque **Le Cours de Linguistique Générale,
1916-2016. L'émergence**, Genève, 9-13 janvier
2017.

N° D'ISBN : 978-2-8399-2282-1

Pour consulter le programme complet de la session de Daniele Gambarara,

Construction du CLG :

<https://www.clg2016.org/geneve/programme/session-11/>



**CERCLE
FERDINAND
DE SAUSSURE**

« ...il faut faire appel aux significations »

Eva Krásová
Université Charles, Prague, République Tchèque
Eva.sta@seznam.cz

L'idée d'interdépendance entre signifiant et signifié est au cœur du *Cours de linguistique générale*¹, et compose une part essentielle des autres principes de la linguistique dite saussurienne. Si on prend pour base le texte canonique du CLG ainsi que les réflexions systématiques sur la pensée saussurienne, la relation symétrique entre les deux parties du signe se présente comme un axiome nécessaire. Or, deux passages du *Cours de linguistique générale*, que j'ai pris pour sujet de mon article, permettent de développer une autre voie d'interprétation et soulèvent des questions relatives à l'asymétrie du signe linguistique. Mon travail a été motivé par le désir d'expliquer la naissance des réflexions sur l'asymétrie du signe linguistique chez d'autres linguistes et théoriciens, notamment chez Émile Benveniste et les membres de l'école de Prague.

Chez Benveniste, le sujet se présente sous la forme d'une promotion de la perspective du sens, ce qu'on peut observer notamment dans son texte « Niveaux de l'analyse linguistique »². La notion de « sens » est ici une réponse à l'incapacité des procédés d'analyse structuralistes à comprendre la segmentation de la chaîne phonique : la séquence d'une langue (dans le cas présent, l'anglais) [li :viŋθiŋz] ne peut être analysée qu'à l'aide de la compréhension du sujet parlant. L'analyse purement formelle n'est pas, selon Benveniste, en mesure de livrer les vraies unités fonctionnelles de la langue³. L'analyse entière peut être comprise comme une mise en évidence de l'asymétrie du signe linguistique : là où la forme pure du langage cesse d'expliquer son fonctionnement, il faut réfléchir à un privilège du sens ou de la signification en général dans le modèle du signe linguistique. La manière de théoriser le problème chez Benveniste présente des similarités si évidentes avec celle du *Cours de linguistique générale* qu'il faut, selon moi, supposer que la naissance de la thèse benvenistienne a eu lieu au cours de la lecture du *Cours de linguistique générale*. Or, étant donné le problème soulevé par la genèse du Cours et celui de l'incompatibilité de la thèse de l'asymétrie du signe linguistique avec la doctrine générale du Cours, il faut se demander si l'idée de la priorité du sens n'est pas apparue au cours du processus d'édition. C'est pourquoi je pose la question de l'intégrité de certains passages qui ont pu avoir un fort impact sur les lecteurs du Cours, même si leur cohérence avec le système présenté dans le Cours est discutable.

„...il faut faire appel aux significations.“ (CLG 145, Engler 17084)

Je prends pour point de départ un paragraphe frappant et célèbre du chapitre sur les entités de la langue, qui se trouve dans le deuxième chapitre (« Les entités concrètes de la langue ») de la « Linguistique synchronique ». Dans le premier paragraphe du chapitre, deux axiomes sont posés, le premier affirmant la nécessité de la liaison entre le signifiant et le signifié et le second posant comme principe la délimitation de l'unité linguistique. Le second point est développé par une réflexion sur la

¹ Saussure, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, édition critique préparée par Tullio de Mauro. Paris, Payot, 2005. Pour se référer au texte canonique du Cours, nous utiliserons l'abréviation « CLG », suivie par la pagination de la deuxième édition.

² Benveniste, Émile, *Problèmes de linguistique générale, 1*. Paris, Gallimard, 1966, p. 119-131. Étude présentée pour la première fois au 9ème congrès international des linguistes, Cambridge, Massachusetts en 1962, et publié dans les *Proceedings / Actes* du congrès en 1964.

³ Benveniste, Émile, *Problèmes de linguistique générale, op. cit.*, 1, p. 121-122.

⁴ Pour me référer à l'édition critique (Saussure, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, édition critique par Rudolf Engler. Wiesbaden, Harrassowitz, 1967-1974), j'utiliserai désormais la référence « Engler » suivie du numéro du passage.

nature des entités linguistiques par rapport à la linéarité de la chaîne phonique. L'accent est mis sur une erreur qui consiste à concevoir les unités de la langue comme des unités visuelles, c'est-à-dire des unités *données* et qui ne doivent pas être conçues par une opération de l'esprit.

« 2° L'entité linguistique n'est complètement déterminée que lorsqu'elle est *délimitée*, séparée de tout ce qui l'entoure sur la chaîne phonique. Ce sont les entités délimitées ou *unités* qui s'opposent dans le mécanisme de la langue.

Au premier abord on est tenté d'assimiler les signes linguistiques aux signes visuels, qui peuvent coexister dans l'espace sans se confondre, et l'on s'imagine que la séparation des éléments significatifs peut se faire de la même façon, sans nécessiter aucune opération de l'esprit. Le mot de 'forme' dont on se sert souvent pour les désigner – cf. les expressions 'forme verbale', 'forme nominale' – contribue à nous entretenir dans cette erreur. »⁵

Cependant, le *Cours* continue ainsi :

« ...mais on sait que la chaîne phonique a pour premier caractère d'être linéaire (p. 103). Considérée en elle-même, elle n'est qu'une ligne, un ruban continu, où l'oreille ne perçoit aucune division suffisante et précise ; *pour cela il faut faire appel aux significations.* »⁶

L'assertion se présente comme le dévoilement d'une illusion causée par une équivalence fautive entre les unités visuelles et les unités de la langue. Leur différence est, fondamentalement, celle qui sépare ce qui est donné « sans l'opération de l'esprit » de ce qui doit être abstrait de la chaîne phonique (et que je vais désormais désigner par les concepts de « matériel » et de « fonctionnel ») : le matériel est donné sans analyse, le fonctionnel a besoin d'une conception pour être établi.

Dans la lecture du *Cours*, en laissant de côté les problèmes d'édition, le passage se présente comme un renvoi à un principe qui peut être considéré comme un axiome du *Cours* : le signe linguistique est purement délimité par ses différences avec les autres signes, et, en réalité, la matérialité du mot n'entre pas dans la constitution du signe. Ainsi, le passage occupe une position correcte dans la chaîne d'argumentation du *Cours* : la nature « psychique » étant déjà établie dans l'« Introduction » et la non-pertinence du matériel étant posée par le principe de l'arbitraire du signe dans la « Première partie », le chapitre II de la « Deuxième partie » nous rappelle la non-matérialité du signe par un renvoi à la nature linéaire du signe et ouvre la voie à une analyse plus profonde de la nature de la valeur linguistique dans les chapitres III et IV. L'exemple suivant semble souligner ce fait :

« Quand nous entendons une langue inconnue, nous sommes hors d'état de dire comment la suite des sons doit être analysée ; c'est que cette analyse est impossible si l'on ne tient compte que de l'aspect phonique du phénomène linguistique. Mais quand nous savons quel sens et quel rôle il faut attribuer à chaque partie de la chaîne, alors nous voyons ces parties se détacher les unes des autres, et le ruban amorphe se découper en fragments ; or, cette analyse n'a rien de matériel. »⁷

L'aspect phonique seul, le matériel, ne nous permet pas de déterminer les limites des unités, même s'il semble le faire. Ce qu'on rencontre dans la chaîne phonique ne nous donne aucune « information » pour le comprendre. L'objectif du passage est donc de souligner la nature fonctionnelle, immatérielle, des unités de la langue, par comparaison aux unités d'autres systèmes.

Nous pouvons utiliser le schéma hjelmeslevien avec sa terminologie modifiée pour avoir une vision claire des termes qui entrent dans la composition de ce problème :

⁵ CLG, p. 145.

⁶ CLG, p. 145, les italiques sont de moi.

⁷ CLG, p. 145.

Substance de son	matériel	en dehors de la langue
Forme de son	signifiant (fonctionnel)	dans la langue
	Identité	
Forme de concept	signifié (fonctionnel)	dans la langue
Substance de concept	matériel	en dehors de la langue

La réflexion peut être comprise dans son entier comme un déplacement de l'accent du couple extra-linguistique au couple intra-linguistique : le signe n'est pas délimité par son matériel (dans le sens de la chaîne phonique) mais uniquement par les caractères du signe linguistique. Dans ce cas, il faudrait comprendre l'expression « il faut faire appel aux significations » comme une désignation de la totalité du signifiant et du signifié, laquelle résulte directement du principe de l'arbitraire du signe (dans le sens auquel l'entend Émile Benveniste dans son essai « Nature du signe linguistique »⁸).

Or, l'affirmation « il faut faire appel aux significations » suggère qu'il ne s'agit pas de l'ensemble du signifiant et du signifié, mais seulement d'une partie. Dans ce sens, la « signification » équivaut au signifié, qui est désigné dans la suite du *Cours* comme le « côté conceptuel ». Si nous l'entendons ainsi, il s'agirait d'un renvoi à une conception différente de la thèse principale du *Cours de linguistique générale*, selon laquelle la relation entre le signifiant et le signifié est nécessairement réciproque, et qui est également exprimée dans le passage précédent, premier point du chapitre « L'entité linguistique n'existe que par l'association du signifiant et du signifié », CLG 144). S'il faut « faire appel aux significations », y a-t-il une différence de pouvoir entre le signifiant et signifié ?

La question est donc : la formulation qu'on trouve dans le texte canonique du *Cours* est-elle légitime ? Ne serait-il pas plus juste de supprimer l'expression « il faut faire appel aux significations » pour ne pas remettre en question le principe de la symétrie du signifiant et signifié ?

Les sources

En ce qui concerne les sources, la situation du passage est assez compliquée. Commençons par une vue horizontale de l'édition critique. Le passage 1708, qui contient l'expression en question, « pour cela il faut faire appel aux significations », est en fait dominé par l'exemple de l'analyse de la langue étrangère. Ceci vaut pour les quatre étudiants : Albert Riedlinger, Léopold Gautier, François Bouchardy et Émile Constantin.

CLG

¹⁷⁰⁸...pour cela il faut faire appel aux significations. Quand nous entendons une langue inconnue, nous sommes hors d'état de dire comment la suite des sons doit être analysée ; c'est que cette analyse est impossible si l'on ne tient compte que de l'aspect phonique du phénomène linguistique. ¹⁷⁰⁹ Mais quand nous savons quel sens et quel rôle il faut attribuer à chaque partie de la chaîne, alors nous voyons ces parties se détacher les unes des autres, et le ruban amorphe se découper en fragments ; or, cette analyse n'a rien de matériel. »

⁸ « Entre le signifiant et le signifié, le lien n'est pas arbitraire ; au contraire, il est *nécessaire*. Le concept (,signifié') ,bœuf' est forcément identique dans ma conscience à l'ensemble phonique (,signifiant') *böf*. Comment en serait-il autrement ? Ensemble les deux ont été imprimés dans mon esprit ; ensemble ils s'évoquent en toute circonstance. Il y a entre eux symbiose si étroite que le concept ,bœuf' est comme l'âme de l'image acoustique *böf*. L'esprit ne contient pas de formes vides, de concepts innommés. » Benveniste, Émile, *Problèmes de linguistique générale*, op. cité, p. 51.

II R 33 [suite de 1731] SM II 57

¹⁷⁰⁸ [= 1731] mais <il y a tout de suite quelque chose qui nous fait réfléchir> : si **nous entendons une langue** étrangère, **nous sommes hors d'état** de faire les coupures ; donc ces unités ne sont pas donnés directement/ [34] par côté **phonique ; il faut** associer l'idée.

¹⁷⁰⁹ [> J]

G 1.8a [suite de 1731]

¹⁷⁰⁸ Mais nous sommes hors d'état, en entendant une langue étrangère, de faire les séparations de mots. Ce n'est donc pas si donné que cela.

B 21 [suite de 1731]

¹⁷⁰⁸ Mais il y a tout de suite quelque chose qui nous fait réfléchir : quand nous entendons une langue étrangère phoniquement, nous ne pouvons discerner la place exacte des coupures.

¹⁷⁰⁹ Si pourtant on a égard au sens on peut faire les coupures. <C'est à dire, si on ajoute au côté phonique l'idée.> [> 1700, 1731]

II C 28 [suite de 1731]

¹⁷⁰⁸ Si nous entendons parler une langue étrangère, nous sommes hors d'état de trouver les coupures que sont les mots.⁹

Les formulations sont presque identiques mot pour mot en ce qui concerne la délimitation des unités, mais elles ne donnent rien d'explicite sur le principe de cette séparation, sauf chez Riedlinger, qui ajoute : « il faut associer l'idée », et Bouchardy, qui écrit « Si pourtant on a égard au sens on peut faire les coupures » et entre crochet « C'est-à-dire si *on ajoute* au côté phonique *l'idée* »¹⁰. La première observation doit donc être la suivante : même si le problème est présent dans la lecture, le remplacement du terme « idée » par « signification » devrait être attribué à l'initiative des éditeurs (probablement Albert Riedlinger). Le contexte précédant immédiatement le passage, le renvoi à la nature linéaire de la chaîne phonique qui découle de la nature de la voix humaine sont présents chez tous dans le passage 1706. Et même le point de départ, la comparaison entre visuel et linguistique, d'une part, et spatial et linéaire, de l'autre, est présente chez les quatre étudiants¹¹.

Or, nous verrons que la progression du texte et sa cohérence sont perturbées par l'édition. Premièrement, le cadre entier des deux points ou principes (originellement, les « précautions ») est tiré du troisième cours, de la séance du 5 mai 1911 (SM 117), tandis que là l'essentiel du texte vient du deuxième cours, des séances des 26 et 30 novembre 1908 (SM 57 et 58). Deuxièmement, le passage en question, 1708, fait partie du texte qui est originellement situé en 1731, et qui composait en grande partie le paragraphe 3 du même chapitre (« Difficultés pratiques de la délimitation »).

Voici la version d'A. Riedlinger, pour remettre le passage dans son contexte originel :

« II R 33 SM II 57

¹⁷³⁰ Prenons *mois*. Admettons tout de suite que moi et mois sont différents pour nous, bien qu'on puisse en dire long là-dessus et que pour les distinguer il y ait déjà une combinaison de son et d'idée < dans cette distinction : c'est-à-dire que *moi* et *mois* pluriel ne nous sont pas donnés directement comme unités distinctes >. Est-ce que *mois* singulier et *mois* pluriel sont le même mot ? Alors *cheval*, *chevaux*

⁹ Engler 1708-1709, p. 235.

¹⁰ Les italiques sont de moi.

¹¹ Pour ces deux points, voir Engler, 1704-1707, p. 234.

sont aussi le même mot. Mais alors pour y trouver une unité, il ne faut prendre ni *cheval* ni *chevaux*, mais ce qui résulte en moyenne des deux : nous faisons une abstraction, nous prenons comme unité quelque chose qui n'est plus donné directement, qui est déjà le résultat de l'opération de l'esprit.

¹⁷³¹ Mais <il y a une autre ressource>. Si je prends une autre base, la continuité du discours, je vais prendre le mot comme formant une section <dans la chaîne du discours> et non <dans l'ensemble de sa <signification>. (Ce sont en effet deux manières de considérer le mot.)

[¹⁷⁰⁸] Mais <il y a tout de suite quelque chose qui nous fait réfléchir> : si nous entendons une langue étrangère, nous sommes hors d'état de faire des coupures ; donc ces unités ne sont pas données directement/ [34] par le côté phonique ; **il faut associer l'idée**. Et alors <si on prend le mot comme tranche du discours> aura-t-on autant d'unités concrètes ? Reprenons seulement *chevaux* ou seulement *mois*, et représentons-nous *le mois de décembre* phonologiquement, comme le rendrait un phonographe, sans interruption, comme <écrit> dans une inscription grecque qui photographie pour ainsi dire le discours. Faisons les coupures ! <Mais aussitôt nous voyons que nous faisons intervenir comme organe ici aussi> **le côté mental, le sens !** /mwa/ sera bien une unité, mais dans un *mois et demi*, l'unité ne sera plus /mwa/ mais /mwaz/. »¹²

Le point de départ, la « continuité du discours » comme chaîne phonique, est en fait une seconde manière d'analyser la langue ; la première (1730) insiste d'abord sur la nécessité de généraliser plusieurs instances de mots par l'opération de l'esprit et continue par une forte assertion du principe de l'interdépendance entre le signifiant et le signifié (« il y a déjà une combinaison de son et d'idée »). Ensuite, la seconde (1731) « prend une autre base, la continuité du discours » et est illustrée par deux exemples : celui de la langue étrangère, et celui du *mois de décembre*. La conclusion est la même pour les deux exemples : « il faut associer l'idée » après le premier et « le côté mental, le sens ! » pour le deuxième.

Essayons de reconstituer ce qui s'est passé dans le cours et de comprendre le procédé d'édition. Afin de faciliter l'orientation, nous avons utilisé les notes publiées par R. Godel, découpées en quatre passages qui sont entrés dans le processus d'édition :

SM 57-58

« (R 30-42)

[nature de la langue, envisagée de l'intérieur]

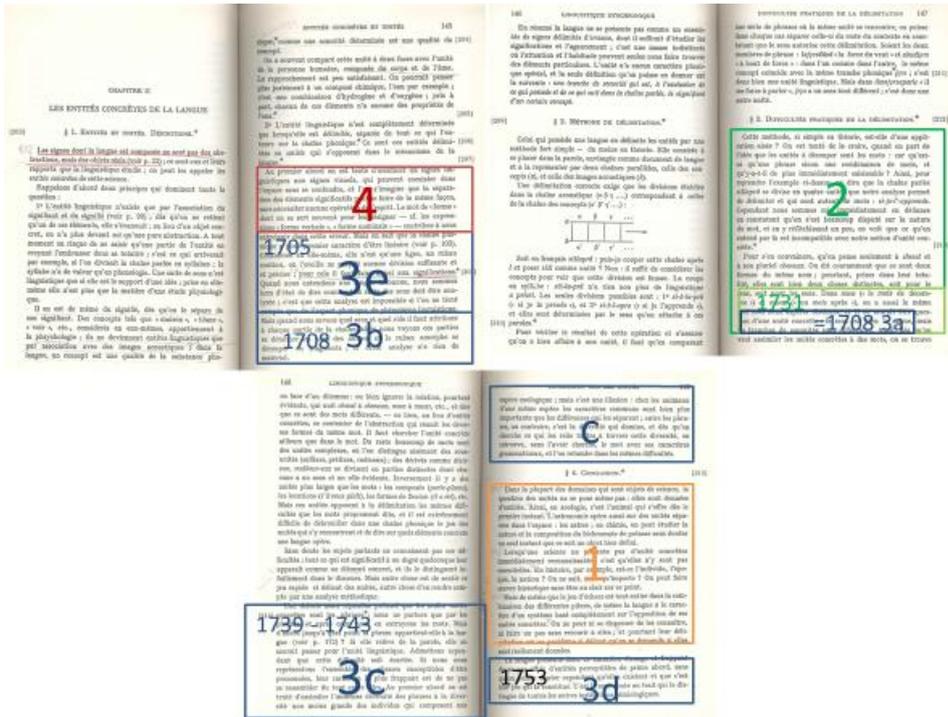
26 novembre. De ce point de vue, deux questions primaires : celle des unités et celle des identités.

1. *Question des unités*. Dans la plupart des sciences, les unités concrètes sont données (exemples). S'il n'y a pas d'unités données, c'est qu'elles n'ont pas d'importance (ex. l'histoire). La langue est un système fondé sur des oppositions d'unités. Sont-elles données ? On pense aux mots ; mais si *mois* au sing. et au plur. est le même mot, qu'en est-il de *cheval*, *chevaux* ? Si on veut y trouver une unité, ce sera une abstraction. D'autre part le mot, pris comme section dans la chaîne du discours est aussi ambigu ([mwa] et [mwaz]). Que si on prend comme unités les phrases (d'où les mots seraient tirés par abstraction), on se heurte à leur extrême diversité, et si l'on y cherche quelque trait commun, on est ramené au mot. Le premier caractère de la langue se résout donc en un problème : de prime abord, pas d'unités concrètes ; et pourtant, on ne peut renoncer à l'idée qu'il y en a et que c'est leur jeu qui fait la langue. »

¹² Engler, 1730-1731, je mets certains passages en gras.

30 novembre. *Appendice à la question des unités.* Du côté matériel du signe linguistique, l'essentiel n'est pas l'usage de l'appareil vocal, mais plutôt le caractère linéaire de la matière phonique (chaîne de la parole), qui limite les possibilités de combinaison. Dans un système des signes visuels, grâce aux combinaisons simultanées, la distinction des signes est aisée. La matière phonique, n'offrant jamais de signes simultanés, est amorphe : voilà pourquoi les unités sont difficiles à saisir. »¹³

L'ordre des passages dans le texte final est le suivant :



Le cours commence en fait par le constat de la spécificité des unités de langue, par comparaison avec les autres sciences, et est suivi par l'indication du caractère fondamentalement systémique et oppositionnel des unités de la langue¹⁴. Ce point, numéroté « 1 » dans les notes des étudiants, est utilisé pour la conclusion du chapitre II, paragraphe 4 (section 1, en jaune). Le début entier du cours, premier point inclus, constitue donc la conclusion du chapitre¹⁵. Or, le dernier paragraphe du texte canonique n'en est pas la suite. Comme nous le voyons chez Godel, le cours continue par un passage (section 2, en vert) où l'on se demande si les entités « sont données » (dans les notes d'étudiants, le problème est numéroté « 2 »), l'on donne les exemples de *mois* et *chevaux* et l'on déduit assez vite que l'unité est le résultat d'une abstraction réalisée à partir des diverses formes de mots. On lit ainsi chez Riedlinger : « nous faisons une abstraction, nous prenons comme unité quelque chose qui n'est plus donné directement, qui est déjà le résultat de l'opération de l'esprit »¹⁶. Ce passage devient par la suite une partie importante du paragraphe 3, intitulé « Difficultés pratiques de la délimitation »¹⁷, et qui compose le contexte originel du passage qui nous intéresse, le § 1731, où se trouve la formule d'A. Riedlinger « il faut associer l'idée » ; il est donc la source du passage 1708 (3a, en bleu à l'intérieur du

¹³ Godel, Robert, *Les Sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*, Genève, Droz, 1957, p. 67-68.

¹⁴ Engler, 1750-51.

¹⁵ Engler, 1745-1751 R 31-32, C 26-29.

¹⁶ Engler, 1730 R 33.

¹⁷ Engler, 1725-1732, R 32-33, C 27-28.

vert, ce qui équivaut au 3b, en bleu). Le cours continue par le passage (3, en bleu) affirmant que les unités concrètes de la langue sont les phrases, et celui-ci devient une partie du troisième paragraphe (3c, en bleu). La constatation que la langue considérée de l'intérieur se présente comme n'ayant pas d'unités devient le dernier paragraphe de la conclusion du texte canonique, 1753 (3d, en bleu).

Or, la conclusion du texte canonique n'est pas celle du cours. Celui-ci continue par le passage 1705, traitant de la matérialité et de la linéarité de la chaîne phonique, qui est utilisée comme point de départ de notre passage (3e, en bleu). Le cours du 26 novembre se termine par l'indication de la gravité du problème des unités. Le passage sur la différence entre les unités spatiales et linguistiques est en fait un appendice prononcé au début du cours du 30 novembre. Ensemble, les deux passages composent le début du texte canonique (4, en rouge).

En réalité, l'ordre des passages est donc inversé : ce qui se trouvait au début devient la conclusion, et ainsi de suite. L'effet de ce renversement est grave : le point de départ, la question de savoir si les unités sont données ou construites par une opération de l'esprit, est déplacé en conclusion (section 1, en jaune), et le début du texte publié (notre section 4, en rouge) contient un exemple qui représente *un autre* type d'abstraction et de matérialité. Originellement, les unités de la langue étaient *d'abord* dans le cours du 26 novembre, où elles étaient comparées avec des unités d'autres sciences sociales, uniquement pour montrer le besoin d'abstraction. Puis, dans le cours du 30 novembre, la comparaison entre signes linguistiques et signes visuels est utilisée par Saussure pour indiquer la différence entre deux approches du langage. Si l'on considère le langage comme quelque chose de similaire aux signes visuels, on perçoit sa composante matérielle (la chaîne phonique), qui, en réalité, n'est pas pertinente du point de vue linguistique. Si l'on préfère, avec raison, considérer les signes, il faut voir cette chaîne comme déjà découpée et pour cela, « il faut associer l'idée ». Ensuite, l'exemple de l'analyse de la chaîne phonique d'une langue étrangère montre que la forme est imperceptible sans le sens, en d'autres termes, que le signifiant lui-même n'a pas de pouvoir délimitatif et que le sens a une sorte de position privilégiée. Le cours continue par des questions concernant l'identité des unités linguistiques (le train Paris – Genève, la rue rebâtie) et ce débat peut être compris comme une hésitation sur la question de la réciprocité de la relation entre signifiant et signifié – si la rue rebâtie garde son identité, ne serait-ce pas le signifié qui est le garant de cette unité ?

« l'idée comme base du signe » (Engler N 1329)

Un passage qui pourrait étayer cette thèse (et que R. Engler a appelé « les six mots décisifs »¹⁸) se trouve dans les notes de Ferdinand de Saussure. Il s'agit d'un ajout au passage du premier paragraphe du chapitre III de la première partie du *Cours* qui thématise le même sujet que le passage précédent : la question de l'origine de la délimitation d'une unité. L'exemple de l'économie est posé (du fonds de terre et du prix), où nous avons d'un côté la valeur et de l'autre « sa racine dans les choses », qui permet de le suivre dans le temps :

« Tant que par un de ses côtés une valeur a sa racine dans les choses et leurs rapports naturels (comme c'est le cas dans la science économique — par exemple un fonds de terre vaut en proportion de ce qu'il rapporte), on peut jusqu'à un certain point suivre cette valeur dans le temps, tout en se souvenant qu'à chaque moment elle dépend d'un système de valeurs contemporaines. Son lien avec les choses lui donne malgré tout une base naturelle, et par là les appréciations qu'on y rattache ne sont jamais complètement arbitraires ; leur variabilité est limitée. Mais nous venons de voir qu'en linguistique les données naturelles n'ont aucune place. »¹⁹

¹⁸ Engler, Rudolf, « Théorie et critique d'un principe saussurien », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 19, (1962), p. 58.

¹⁹ CLG, p. 116.

Dans les notes, voici ce qui suit :

« Si l'un des deux côtés du signe linguistique pouvait passer pour <avoir> une existence en soi, ce serait le côté conceptuel, l'idée comme base du signe. »

Le contexte entier des sources est le suivant:

« CLG

¹³²⁸ Son lien avec les choses lui donne malgré tout une base naturelle, et par là les appréciations qu'on y rattache ne sont jamais complètement arbitraires ; leur variabilité est limitée. ¹³²⁹ Mais nous venons de voir qu'en linguistique les données naturelles n'ont aucune place.

Sources :

D 229 [suite de 1322] SM III 130

1328 [> S]

1329 Dans sémiologie <signe linguistique>, rien que deux valeurs, principe de l'arbitraire du signe. [suite 1357]

S 2.24 [suite de 1321]

¹³²⁸ Mais tout cela garde une certaine **base** tangible parce qu'on ne peut pas dépasser une certaine limite dans la **variabilité** des valeurs.

¹³²⁹ Dans le signe, il n'y a que deux valeurs : [suite 1357]

J 167

¹³²⁹ [1357] Dans le signe linguistique, où l'arbitraire est la seule loi pour choix primordial, la complication des faits de valeur atteindra son maximum ; [suite 1357]

III C 329

¹³²⁸ Mais cela garde une certaine base tangible, les matérialités resteront là.

¹³²⁹ Au contraire, dans l'association constituant le signe, il n'y a rien que deux valeurs : principe de l'arbitraire du signe. **Si l'un des côtés du signe linguistique pouvait passer pour avoir quelque base en soi, ce serait le côté conceptuel.** [suite 1357]

N 23.6 [3339], p. 7

¹³²⁸ Mais tout cela garde une valeur finale de par les choses, et ne peut le plus souvent dépasser une certaine limite.

¹³²⁹ Au contraire dans l'association constituant le signe il n'y a rien depuis le premier moment que deux valeurs *existant l'une<en vertu de>l'autre* (arbitraire du signe). **Si l'un des deux côtés du signe linguistique pouvait passer pour <avoir> une existence en soi, ce serait le côté conceptuel, l'idée comme base du signe. / [8] »²⁰**

Ici, en consultant les sources, nous trouvons chez E. Constantin une formulation presque similaire à celle de Saussure : « Si un de ces côtés linguistiques pouvait passer pour avoir quelque base en soi, ce serait le côté conceptuel. » Les autres étudiants ne la notent pas. Le texte publié – logiquement – ne mentionne pas le passage, et ne se concentre que sur la non-pertinence du matériel pour le système des valeurs.

²⁰ Engler, p. 178, 1329 N 23.6 [3339], p. 7.

Tandis que le passage 1708 pose le problème du sens, le passage 1329 nous présente le contexte de la question du temps, puisqu'il se trouve dans le premier paragraphe du chapitre III « Linguistique statique et linguistique évolutive », un des textes les plus riches sur la synchronie et la diachronie, provenant du cours du 30 mai 1911 :

« SM 130

[Chap. II ter. *La linguistique statique et la linguistique historique. Dualité de la linguistique.*]

Avec la notion de temps, on se trouve à une croisée centrale, que peu de linguistes aperçoivent.

Dans d'autres sciences (astronomie, géologie, droit, histoire politique), une division ne semble pas nécessaire. Mais l'économie politique est distincte de l'histoire économique : c'est qu'elle a pour objet un *système de valeurs*. Même les sciences de *choses* gagneraient à ranger les faits sur deux axes, celui des contemporanéités et celui des successivités. Pour les sciences qui s'occupent de *valeurs*, cela devient nécessaire. Pour celles qui s'occupent de *valeurs arbitraires* (sémiologie), la nécessité est absolue : la valeur d'un signe arbitraire n'a pas de racine dans les choses ; elle dépend d'une valeur voisine ou opposée, donc contemporaine ; et puisqu'elle s'altère, comment la juger si on mêle les époques ? »²¹

Ceci nous amène directement au cœur du problème de la délimitation des unités. Le point de départ est – comme au §1708 – la comparaison avec les unités d'autres sciences humaines, cette fois, l'économie. Comme dans le cas précédent, la comparaison a pour objectif d'introduire l'axiome de la relativité absolue des valeurs : en économie, nous avons les fonds de terre et le prix, rien de comparable en linguistique. Les valeurs existent l'une en vertu de l'autre (rappelons qu'il ne s'agit pas des relations horizontales d'une valeur à l'autre, mais de la relation verticale des deux parties de la valeur, séparables seulement par l'abstraction.) Il semblerait donc que ce passage soutienne l'idée, rencontrée au § 1708 et chez Godel, que Saussure lui-même inclinait vers la priorité du sens.

Mais il faut considérer le problème du point de vue de la temporalité²², qui est ouverte par l'idée de la priorité du sens. Dans une coupe purement synchronique, les deux parties abstraites de la valeur linguistique sont nécessairement dans une relation de dépendance réciproque. C'est la situation du système linguistique. Dès que le système est pris comme évoluant dans le temps, la question change : il ne s'agit plus de dire comment les valeurs restent dans une relation de réciprocité équilibrée, mais comment elles persistent à travers des états de langue, c'est-à-dire d'un système à l'autre. La question posée pourrait être : qu'est-ce qui assure la continuité de l'unité linguistique à travers le temps ? Et la réponse pourrait être : « le côté conceptuel ». Mais comment faudrait-il comprendre l'expression ? Ici, il faudrait éviter une confusion entre les expressions « côté conceptuel » et « côté matériel » causée par les éditeurs du *Cours* à un autre endroit : la manière dont ils les utilisent dans les titres des paragraphes du chapitre IV (« La valeur linguistique considérée dans son aspect conceptuel », « La valeur linguistique considérée dans son aspect matériel ») suggère qu'elles sont à comprendre comme les équivalents de « signifiant » et « signifié ». La manière dont elles sont utilisées dans les notes mêmes de Saussure les fait plutôt entendre dans le sens de « matériel » et d'« idée », ce qui est *devant* le signifiant et le signifié. Le cadre théorique entier du passage soutient la seconde interprétation : la relation entre signifiant et signifié est inaltérable dans la synchronie, mais mutable dans la diachronie (voir « Immutabilité et mutabilité du signe » entier, CLG, p. 104-113). Le passage est donc une explication de la différence radicale qui sépare linguistique synchronique et diachronique, et l'ajout de Saussure est légitime, quoique mal placé : il ne signifie pas la priorité du sens *en synchronie*, mais

²¹ Godel, Robert, *Sources manuscrites...*, op. cité, p. 86-87.

²² Pour soutenir cette thèse, je m'appuie sur l'analyse de Mejía Quijano, C. L., *La linguistique diachronique : un projet saussurien*, Genève, Librairie Droz, 1998.

seulement le fondement de sa possibilité du point de vue diachronique. C'est de cette façon qu'on a également compris la remarque « il faut faire appel aux significations » dans l'exemple avec la langue étrangère, au 1708. Nous avons interprété l'expression « significations » du point de vue synchronique comme une unité inaltérable du signifiant et signifié. Mais, prise dans son « rôle » diachronique, elle représente le problème de la continuité du sens : le décryptage d'une langue étrangère – comme situation du sujet parlant – est toujours une situation diachronique. C'est aussi pourquoi la thèse de la phrase comme unité élémentaire émerge – parce que la phrase est vraiment l'unité fondamentale de la linguistique diachronique.

Mon ambition n'est pas d'établir la position de Ferdinand de Saussure sur l'identité du son et du sens, mais seulement de répondre à la question originelle : ne faudrait-il pas de préférence supprimer le passage « il faut faire appel aux significations » ? Et la réponse est oui, selon moi. Sans égard pour l'ordre des textes utilisés, le chapitre conserve généralement l'idée du cours du 30 novembre 1908, qui consistait à indiquer l'existence de deux approches de la langue (celle du système, qui travaille avec l'abstraction, et celle de la chaîne phonique, qui exige une précompréhension). La deuxième approche appartient en fait à la linguistique diachronique et elle ne devrait pas figurer dans le chapitre sur la linguistique synchronique. Le fait que l'organisation générale de l'ouvrage soit justifiable ou non, du point de vue de la cohérence du procédé des éditeurs, est indifférent : la première partie du *Cours* aurait dû être consacrée au point de vue synchronique, dans lequel les valeurs ne changent pas, parce qu'elles sont prises de manière atemporelle. Le renvoi au principe de leur stabilité dans le temps est, de ce point de vue, hétérogène.

Il ne s'agit pas, comme on avait pu le penser au début, d'une initiative interprétative d'A. Riedlinger, prise soit pendant la rédaction, soit pendant les cours mêmes. Il est vrai que, du point de vue terminologique, l'utilisation du mot « signification » peut lui être attribuée, mais, du point de vue systématique, il s'agit d'un élément organique de la pensée saussurienne, qui est seulement mal placé dans la structure du *Cours de linguistique générale*.

Le problème entier relève de l'importance de la différence entre les approches diachronique et synchronique dans le système saussurien, et met également en évidence une complication intrinsèque de la définition de la synchronie. La synchronie originelle, appelée occasionnellement « idiosynchronie »²³, qui réside dans le point de vue de sujet parlant, diffère largement de la synchronie décrite dans le chapitre I de la deuxième partie du *Cours* sous le terme de « l'état ». Cette synchronie est établie par un linguiste et équivaut à « un espace de temps plus ou moins long pendant lequel la somme des modifications survenues est minimale »²⁴. Dans le premier type de synchronie, la question de savoir si « l'idée » pourrait servir de « base du signe » n'a aucun sens – un système uniquement composé de relations simultanées ne permet pas la question du changement. Par contre, dans le second type de synchronie, l'identification des unités à travers le cours de temps est nécessaire, et le besoin d'un principe pour cette identification est donc introduit. L'idée, comme ce qui est avant le signifié, est un candidat pertinent pour ce principe d'identification. Le passage du §1329, s'il avait été connu des éditeurs, aurait dû être inclus dans le texte du *Cours de linguistique générale*.

²³ CLG, p. 128, 141.

²⁴ CLG, p. 142.

Références :

Benveniste, Émile, « Les niveaux d'analyse linguistique », in : *Problèmes de linguistique générale, 1*. Paris, Gallimard, 1966, p. 119-131.

Benveniste, Émile, « Nature du signe linguistique », in : *Problèmes de linguistique générale, 1*. Paris, Gallimard, 1966, p. 49-55.

Engler, Rudolf, « Théorie et critique d'un principe saussurien », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 19,(1962), p. 5-66.

Godel, Robert, *Les Sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*. Genève, Droz, 1957.

Mejía Quijano, C. L., *La linguistique diachronique: un projet saussurien*. Genève, Librairie Droz, 1998.

Saussure, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, édition critique par Rudolf Engler. Wiesbaden, Harrassowitz, 1967-1974.

Saussure, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, édition critique préparée par Tullio de Mauro, Paris, Payot, 2005.